

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054

M 543

Canadiens

LE MENESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

VOL. I.

QUEBEC, 19 DECEMBRE, 1844.

No. 26.

SOMMAIRE : —LE RETOUR. (*Poésie.*)
UGOLINO.—LA FILLE DU PAUVRE. (*Littérature
Canadienne.*)—UN AMOUR SOUS LA TENTE.

Poesie.

LE RETOUR.

Salut au nom des cieux, des monts et des rivages
Où s'écoulèrent tes beaux jours,
Voyageur fatigué, qui reviens sur nos plages
Demander à tes champs leurs antiques ombrages,
A ton cœur ses premiers amours !
Que de jours ont passé sur ces chères empreintes !
Que d'adioux éternels ! que de rêves déçus !
Que de liens brisés ! que d'amitiés éteintes !
Que d'échos assoupis qui ne répondent plus !
Moins de flots ont roulé sur les sables de Laisse,
Moins de rids d'azur ont sillonné son sein,
Et des arbres vieilliss qui couvraient ta jeunesse,
Moins de feuilles d'automne ont jonché le chemin !
Ah ! de nos jours mortels trop rapide est la course,
On regrette la vie avant d'avoir vécu !
Et le flot qui jamais ne remonte à sa source,
Ne revoit pas deux fois le doux bord qu'il a vu !

Ah ! si du moins dans nos années
Les jours perdus ne comptaient pas !
Si les jalouses destinées
Les oubliant sous leur compas !
Mais hélas ! la mousse ou la lie
Du calice étroit de la vie
Comble également les contours !
Quand il est tari, l'homme expire ;
Les pleurs comptent pour le sourire,
Les nuits d'exil pour de beaux jours !

Je sais qu'après un long orage,
Brisé d'efforts et de douleur,

Tu fus recueilli sur la plage
Par un peuple ami du malheur !
Qu'une juste reconnaissance,
Comme une seconde naissance,
T'apprit à bénir d'autres lieux,
Qu'au sein d'une épouse chérie,
L'amour te fit une patrie
Loin des tombeaux de tes aïeux !

Cependant il est doux de respirer encore
Cet air du ciel natal où l'on croit rajeunir,
Cet air qu'on respira dès sa première aurore,
Cet air tout embaumé d'antique souvenir !
Il est doux de le voir balancer le feuillage
Du chêne couronné qui prêta son ombrage
A nos rêves au fond des bois,
Ou, comme un vieil ami dont on connaît la voix,
De l'entendre siffler sur l'herbe des collines,
Et prolonger le soir, à travers les ruines,
Les sourds murmures d'autrefois !

Il est doux de s'asseoir au foyer de ses pères,
A ce foyer jadis de vertus couronné,
Et de dire, en montrant le siège abandonné :
Ici chantait ma sœur, là méditaient mes frères,
Là ma mère allaitait son charmant nouveau-né ;
Là le vieux serviteur nous contait l'aventure
Des deux jumeaux perdus dans la forêt obscure,
Là le fils de la veuve emportait notre pain ;
Là, sur le seuil couvert de deux figuiers antiques,
A l'heure où les brebis rentraient aux toits rustiques,
Le chien du mendiant venait lécher ma main !

Notre âme, en remontant à ses premières heures,
Ranime tour à tour ces fantômes chéris
Et s'attache aux débris de ces chères demeures,
S'il en reste au moins un débris !

A. DE LAMARTINE.

U G O L I N O ,

Legende Musicale.

—000—

Des paysans s'amusaient dans un champ sur la lisière d'un bois près d'Arezzo. Ils s'étaient réunis pour célébrer le mariage de deux jeunes gens.

La mariée était une brune piquante, pleine de vivacité, folle de gaieté et d'amour ; le jeune homme, grave, posé, avait des habitudes plus sérieuses, et s'abandonnait souvent à la rêverie : passionné pour la musique, il y consacrait la moitié de sa vie, ce qui lui avait acquis un vrai talent sur le violon. Chose heureuse pour lui ; car son travail et son violon étaient ses seuls moyens d'existence. Chaque soir il amusait ses voisins par des airs savamment exécutés, et ses voisins payaient leur plaisir en approvisionnant sa chaumière de toutes les choses nécessaires à la vie ; aussi, malgré la pauvreté d'Ugolino, plus d'une jeune fille disait en le regardant que Gioia était bien heureuse d'avoir su plaire à un aussi charmant musicien.

Après quelques heures de danses et de jeux variés, les nouveaux époux allèrent s'asseoir à peu de distance des autres paysans ; on pensa qu'ils s'étaient retirés pour causer en paix de leurs amours, mais il n'en était rien.

Quoique les yeux de la jeune femme fussent tendrement attachés sur les yeux de son amant, leurs regards ne se rencontraient pas : ceux d'Ugolino plongeaient à travers les arbres de la forêt, et son oreille semblait attentive à quelque mélodie lointaine. Contenté de son bonheur et le croyant partagé, Gioia faisait peu d'attention à la rêverie de son amant. Leur sort était uni, et cette idée délicieuse absorbait toutes ses facultés.

Cependant la préoccupation de son bien-aimé ne cessait pas, et Gioia commençait à s'inquiéter. Après un assez long silence, elle lui adressa une question timide qui resta sans réponse. Toujours plus alarmée, elle bouda, puis se fâcha, et finit par se plaindre d'une indifférence à laquelle elle était loin de croire. Mais tout fut inutile ; Ugolino, les yeux fixés sur la forêt, était comme un homme frappé de quelque mystérieuse apparition. Alors, reprenant toute sa fierté,

la gentille Gioia fit un mouvement pour s'éloigner ; mais une réflexion l'arrêta : ne voulant pas laisser voir son mécontentement, elle se pencha en arrière, cueillit une fleur, et relevant la tête, elle jeta un regard satisfait aux villageois ; ce regard rencontra un rire malin et moqueur ; c'était celui d'un homme qu'avait rejeté autrefois la fiancée d'aujourd'hui. Elle rougit et parut occupée à placer la fleur dans sa ceinture ; mais elle ne put jamais parvenir à l'arranger selon son désir ; alors cédant à son impatience, elle froissa la fleur entre ses doigts et couvrit la terre de ses pétales brisées.

—Délicieux ! délicieux ! s'écria tout à coup Ugolino. Les yeux de la fiancée brillèrent d'une malice charmante, Elle croyait avoir réveillé l'attention de son amant ; mais l'exclamation du jeune homme avait une tout autre cause, cause puissante et vraiment inexplicable : il n'avait vu ni le dépit de Gioia, ni son sourire ni sa joie pleine de malice. Gioia sentit son erreur ; elle jeta un regard douloureux sur la fleur qu'elle venait d'effeuiller ; de son sein s'échappa un soupir d'amour qui alla droit au cœur d'Ugolino et le tira soudain de son extase. Il en sortit comme d'un profond sommeil.

—Ma bien-aimée soupire le jour de ses nocces ! dit-il. Il voulut presser une de ses mains ; elle la retira vivement en rougissant, et d'une voix faible, elle dit :

—Pourquoi es-tu distrait ? Qui peut ainsi te préoccuper près de la pauvre Gioia ?

—Eh ! comment entendre sans émotion une harmonie aussi ravissante ?

—Une harmonie !

—Quoi ! tu ne l'entends pas ? Prête l'oreille. là dans la forêt : les sons fuient et reviennent comme les chants des fées.

—Hélas ! s'écria Gioia en gémissant, je l'avais bien prévu, cette musique le rendra fou.

—Ne sois pas fâchée, chère Gioia, reprit le jeune homme en écartant avec tendresse les bruns cheveux qui ombrageaient le front de l'aimable enfant ; tu es ma bien-aimée toi, et ma passion pour la musique ne pourra jamais nuire à ton bonheur.

—Comment puis-je le savoir ? répliqua-t-elle vivement, si dans un jour comme celui-ci, vous vous abandonnez à de telles visions, voyez un peu ce que me promet l'avenir !

—Non, ce n'était pas une illusion.

Oh ! je voudrais qu'ils pussent durer toujours, ces sons divins !

Oh ! Gioia, quoi de plus délicieux que d'être là près de toi, la main sur ton cœur, et d'entendre au déclin du jour, l'hymne du soir venant ainsi de la vallée ; à cette heure où l'âme s'ouvre aux douces émotions, le refrain même des paysans paraît harmonieux.

Juge donc ce que doit être une mélodie comme celle des anges...

—Encore une fois je n'ai rien entendu, reprit Gioia un peu fâchée.

—Ecoute donc, l'harmonie recommence, elle approche, elle ondoie à travers les arbres, elle remplit la forêt ! Ah ! Gioia ! chère Gioia ! Les esprits célestes aussi ont voulu fêter notre mariage !

—Tout à coup un son aigu et d'une inconcevable discordance siffla dans l'air. Ugolino se leva, tandis que les villageois consternés étaient frappés de stupeur.

—Pour le coup, j'ai entendu, murmura la tremblante jeune fille ; mais ce n'est pas une main mortelle qui a touché cette corde.

—Paix, répliqua Ugolino à voix basse : la douce musique renaît. Tu vas entendre enfin, et alors tu me pardonneras. En effet, la forêt tout entière sembla devenir mélodieuse. Les sons partaient de chaque arbre, et la foule écoutait avec une attention muette.

La fiancée pâlit.

—Partons, partons, dit-elle ; ne prêtons pas l'oreille aux chants du diable. Viens, viens, cria-t-elle ; et elle cherchait à l'entraîner.

—Ange ou diable, dit-il en s'élançant vers la forêt, il faut que je le voie !

Gioia poussa un long gémissement et tomba sur le gazon.

Les villageois étaient muets d'épouvante. Quelques-uns plus hardis coururent sur les traces d'Ugolino ; mais un second cri plus aigu, plus sinistre que le premier, les rendit immobiles.

Cependant le jeune homme ne se laissa point intimider. A mesure qu'il approchait la musique devenait plus distincte et plus gaie. Bientôt elle changea de modulation, et devint pathétique et passionnée : elle passa par les modes les plus variés, martiale, puis réjouissante, puis tendre, puis gracieuse contre les murmures d'une harpe éolienne ; puis la mélodie cessait comme par enchantement, et alors c'était le rire des maniaques, la rage des forcenés, l'amour

convulsif, le délire avec les gémissements des damnés. Et Ugalino courait toujours laissant la vallée loin derrière lui.

Déjà les dernières lueurs du soir se mêlaient aux ombres de la forêt de mélèzes ; c'était un amas sauvage de rocs et de débris. Lorsqu'Ugolino entra dans cet abîme, un corbeau croassa sur sa tête, et une chauve-souris, sortant de sa retraite, lui cilla le visage de ses ailes noires et velues.

Jamais l'harmonie n'avait été plus ravissante. Il y eut encore quelques sons qui se prolongèrent comme des échos, puis tout rentra dans le silence.

—Esprit, ange, démon, qui que tu sois, apparais, que je t'adore, s'écria Ugolino en essayant de percer l'obscurité de cet affreux séjour. Mais aucune voix ne répondit à la sienne ; seulement une pâle lueur qui sortait de terre se refléta sur un étang d'eau bourbeuse qui se perdait dans la nuit. Il aperçut alors deux vautours immobiles, et dont les yeux brillans étaient fixés sur lui ; puis un cri perçant, un cri unique, se fit entendre, et la nuit l'environna de nouveau.

—Oh ! s'écria Ugolino, viens à ma voix ! ici, sur ce rocher où le soleil ne pénètre jamais, un pauvre homme t'appelle. Si tu es un ange, ouvre-moi le ciel, emporte-moi sur tes ailes, que je meure en t'écoutant. Si tu es le diable, je t'appelle encore : que j'apprenne de toi ces mélodies terribles. Il prêta un moment l'oreille ; mais rien n'apparaissait ; seulement un léger frémissement, comme celui des feuilles frappées de la pluie, se prolongeait sur les eaux.

—Oh ! tu ne peux plus m'abandonner ! je suis à toi, je t'implore ! Déjà trois fois tu m'es apparu dans mes songes ! A moi seul jusqu'à ce jour, il avait été donné de t'entendre : je pouvais croire que c'était une illusion ; mais aujourd'hui ne t'es-tu pas fait entendre à la foule ? Ne m'as-tu pas saisi au milieu des fêtes de mon mariage ? J'ai tout quitté pour te suivre, et me voilà seul devant toi, et prêt à te donner mon âme !

A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que toute la forêt parut s'animer ; des sons mélodieux s'échappèrent de chaque arbre, comme des soupirs : et une clarté magique s'étendit sur les eaux, qui parurent semblables à une toile d'argent. Ugolino s'agenouilla, et lorsqu'il relevait la tête, il vit un vieillard assis sur le roc. Ses longs cheveux plats tombaient sur ses épaules ;

son teint d'un vert jaunâtre, son visage diaphane ; ses yeux brillaient comme deux lampes mortuaires au fond de leurs orbites profondes ; tous ses membres étaient disloqués ; on pouvait croire qu'un simple souffle suffirait pour désunir leurs jointures décharnées. De ses longues mains il tenait un violon qu'il serrait contre sa poitrine ; il le grattait, le tirait comme s'il eût torturé un être vivant ; et le violon, ainsi manié, rendait des sons discordans ou sublimes ; riait avec gaité, ou gémissait comme un homme à l'agonie. Ugolino regarda l'instrument : il s'imagina le voir palpiter ; il semblait un être vivant. Le vieillard continua son infernale harmonie.

— Depuis douze ans je joue du violon, dit Ugolino ; mais je n'ai rien imaginé de pareil à ce que je viens d'entendre. Oh ! que je deviens ton élève ! enseigne-moi ton art.

— Et le loyer du maître, quel sera-t-il ? reprit d'une voix sèche le virtuose.

— Je n'ai rien que moi-même.

— Jeune homme, ceux qui cherchent la science doivent être généreux.

— Que puis-je t'offrir ? prends tout ce que je possède !

Le vieillard reprit son violon, et il fit entendre des sons prodigieux.

On eût dit les premiers cris d'un être qui naît à la vie, puis les chants d'une mère près d'un berceau, puis des voix ravissantes comme celles des anges. Et sous le charme de ce gracieux concert, Ugolino se sentait entraîné vers le vieillard. Insensiblement il se trouva à ses côtés, et penchant involontairement sa tête pour mieux écouter, on dit qu'une voix sortit des entrailles de l'instrument, et murmura à ses oreilles des choses qu'aucune voix humaine ne pourrait répéter.

Ce qu'éprouva Ugolino, on l'ignore.

Ce qu'il répondit, on ne le sait pas davantage.

Tout ce qu'on sait, c'est qu'il ne retourna pas de la nuit auprès de sa jeune épouse, et lorsqu'au point du jour, on le vit revenir dans cette chaumière où Gioia l'attendait en pleurant les jeunes filles qui veillaient avec elle s'enfuirent épouvantées, ne pouvant soutenir ni le feu de ses regards, ni le sourire de sa bouche, ni la pâleur sinistre de son front.

Il s'élança vers Gioia, saisit ses bras, et la pressant sur son cœur avec un délire convulsif,

il lui donna un baiser ; mais la jeune fille jeta un cri d'horreur : les lèvres qui venaient de la toucher étaient froides comme le marbre.

.....
L'hiver arriva, et avec lui les orages. Gioia allait bientôt devenir mère, et cette espérance adoucissait ses douleurs. Les caresses de l'enfant devaient l'aider à supporter l'oubli du père.

Chaque soir, seule, assise dans sa chaumière, elle prêtait l'oreille, cherchant à saisir au milieu du sifflement de la tempête le léger bruit des pas de son mari. Le frugal souper était préparé, la chambre propre et bien en ordre, et la jeune femme attendait, travaillant pour cet être inconnu, pour cette frêle créature dont la seule pensée la faisait tressaillir. Lorsque le vent mugissait à travers la forêt, elle songeait à l'enfant et priait tout bas pour le retour du père, car elle l'aimait encore, et lui aussi il aimait Gioia, et il y avait des moments où la pauvre petite croyait avoir retrouvé le cœur de son amant.

Pour Ugolino, malgré un travail opiniâtre, il ne faisait aucun progrès sur son violon. Une fois, entre autres, qu'il jouait devant ses amis, il s'arrêta au milieu d'un morceau difficile, et tous ses efforts furent sans succès. Ses auditeurs étonnés se disaient à l'oreille qu'il avait perdu jusqu'à la mémoire de son talent ; quelques-uns même le raillèrent sur ses promenades dans la forêt, tandis que Gioia, émue de pitié, cherchait vainement à lui rendre le courage. Mais comme les yeux de la pauvre femme erraient sur tous les visages, demandant à chacun un peu d'indulgence, elle aperçut à l'extrémité de la chambre, derrière la foule moqueuse, une figure diabolique qui grimaçait.

C'était un vieillard au teint verdâtre, aux cheveux longs et plats, aux mains de squelette. Cet homme lui était inconnu, et elle s'étonnait de le voir là. Son regard étincelait dans l'ombre, et formait deux lignes lumineuses. Elle voulut se lever pour aller à lui ; mais les forces lui manquèrent, et lorsqu'elle revint à elle il avait disparu.

Depuis ce jour, les absences d'Ugolino devinrent plus fréquentes et se prolongèrent plus avant dans la nuit. Gioia le voyait dépérir ; il n'était plus que l'ombre de lui-même, et quand il souriait, son sourire serrait le cœur. La pauvre Gioia était bien malheureuse, elle avait tout perdu, tout jusqu'à ce reste d'amour qu'Ugolino lui avait apporté le lendemain de son maria-

ge ; car l'âme du musicien dépérissait comme son corps. L'infortuné avait cessé d'aimer, et déjà plusieurs fois il s'était trouvé sans pitié pour celle qui allait bientôt le rendre père.

Un soir, minuit avait sonné, et cependant Ugolino ne rentrait pas. L'inquiétude s'empara de Gioia ; elle repoussa son ouvrage, et levant les yeux, elle se crut environnée d'ombres fantastiques ; les figures les plus étranges lui apparaissaient de toutes parts. Dans son effroi elle courut à la porte et l'ouvrit. Sa main la tenait encore entr'ouverte, lorsqu'elle fut rudement poussée par un homme dégouttant de pluie et souillé de boue. Il se jeta sur une chaise, et se mit à rire. C'était Ugolino.

— Je le tiens ! s'écria-t-il d'une voix forte et en pressant fortement quelque chose qu'il cachait sous son habit.

— Bon Dieu ! que tiens-tu donc ? demanda Gioia avec terreur.

— Ce qui me rendra grand, riche et puissant. Vois-tu, il est là, là, sur mon sein. Et il riait d'un rire convulsif.

— Mais enfin qu'est-ce donc ? dit-elle en s'approchant d'Ugolino.

— Regarde ; et il montra un violon.

— Est-il meilleur que le tien ? reprit sa femme étonnée.

— Meilleur ! ne te souvient-il plus du musicien de notre mariage ?

Gioia frémit.

C'était le sien et maintenant il est à moi... oh ! bien à moi ; et je puis en jouer comme lui.

— Te l'a-t-il vendu ?

— Vendu ! Oh ! je l'ai bien acheté. Sais-tu le prix qu'il m'a coûté ? faut-il que je le dise ?

Et saisissant les mains de Gioia, il poussa un grand éclat de rire.

Un long ricardement lui répondit de la forêt. — Gioia jeta tout à coup un cri déchirant. Elle venait de s'apercevoir que le visage de son mari n'avait plus aucune apparence humaine : il lui sembla qu'il avait pris tous les traits de ce vieillard qu'elle n'avait entrevu qu'un moment sans avoir jamais pu l'oublier.

C'était le même regard, le même teint livide, les mêmes cheveux plats et grisonnans ; et la main, qui pressait la sienne, cette main convulsive et dont les doigts s'allongeaient comme des sespens.

— Ugolino, murmura l'infortunée, qu'est-il

arrivé ? Pourquoi ce visage pâle, et cette main décharnée ?

Il prit Gioia dans ses bras, et lui fit les caresses les plus tendres. Prends courage, lui disait-il ; je suis bien, je suis heureux ! Mais j'ai besoin que tu vives : conserve tes forces, ne les épaisse pas : songe que tu portes dans ton sein un autre moi-même, l'objet de tous mes desirs, un être qui est moi, dont la vie m'est nécessaire.

Et en parlant ainsi, son visage un moment adouci, se contractait peu à peu dans horrible sourire.

— Au nom de tout ce que tu aimes, s'écria Gioia, explique-toi ! Est-ce mon sang que tu demandes ? prends-le, je te le donne, et puisse le ciel te pardonner !

Sa pensée n'osa aller plus loin.

— Oh ! le ciel me pardonnera, à moi murmura-t-elle en pleurant ; les tourments que j'endure méritent pitié et récompense. Oh ! prends ma vie, Ugolino.

— La tienne, non ! s'écria-t-il. Et l'écume sortait de sa bouche.

— La mienne, non ! il te faut une autre vie ! Et laquelle donc ? Une plus précieuse ! celle de mon enfant, n'est-ce pas ? Monstre impie, éloigne-toi ! s'écria-t-elle en ce relevant. Ah ! l'infâme ! et il me prodiguait ses caresses ! Reprends tes forces disait-il, conserve-moi mon enfant, sa vie m'est nécessaire ! Elle t'est nécessaire ! Bourreau ! oh ! tu ne l'auras pas cette vie elle est à moi. Mais voyez ! il me demande la vie de mon enfant ! Les loups ne dévorent pas leurs petits. Va t'en, je veux être seule, entends-tu ! Moi, je veux prier Dieu.

Comme elle prononçait ce mot, un son horrible, semblable à celui du jour des noces, s'échappa du violon, et ses vibrations déchirantes se prolongèrent dans la forêt. Gioia tressaillit ; elle s'élança vers l'instrument qu'Ugolino pressait toujours contre son sein, et chercha à s'en emparer.

— C'est un ennemi, un démon, que cet instrument, disait-elle ; il faut le briser, il faut le tuer ! laisse, laisse-moi faire ! ne vois-tu pas que tu tien là ta propre condamnation ?

Et elle faisait d'inutiles efforts pour lui arracher l'instrument diabolique, qui dans cette lutte semblait pousser de sourds gémissements. Mais l'insensé la repoussait avec violence, et elle tomba sur le plancher. L'heure fatale était

venue : ses douleurs durèrent jusqu'au retour du soleil, et ce fut alors qu'elle donna le jour à un fils, dont les traits charmants ne portaient aucune empreinte des angoisses de sa mère.

.....
L'enfant grandit, et bientôt il bégaya les noms de ses parents. Gioia lui apprit à prier Dieu ; puis elle lui apprit à prier son père. Il joignait ses petites mains, et lui disait : mon père, ne fais pas de mal à ton petit enfant !

Ugolino l'écoutait en silence. Un jour, une larme furtive tomba sur la tête de l'enfant pendant qu'il priait ainsi. Une autre fois, Ugolino ayant écarté les boucles blondes qui ombrageaient le front de la douce créature, la contempla avec attendrissement.

Gioia se repentit de l'avoir cru capable d'un crime, et elle sentit renaître toute sa tendresse. Il n'y avait plus qu'elle au monde qui voulut l'aimer. Tout le monde le fuyait, les paysans le croyaient en commerce avec diable. Ugolino savait bien qu'il était devenu un objet de haine ; mais il se consolait en jouant du violon. Cet instrument merveilleux n'avait rien perdu entre ses mains : il en tirait des sons si extraordinaires, que les voyageurs s'arrêtaient pour l'entendre, et qu'ils oubliaient en l'écoutant le but de leur voyage ; mais aussitôt que les accords cessaient, ils s'éloignaient avec effroi. On finit par regarder Ugolino comme un sorcier.

Ces bruits prirent une telle consistance que ses voisins rompirent peu à peu toute communication avec lui ; bientôt ils refusèrent même de lui vendre les choses nécessaires à la vie. Ils ne l'appelaient plus que le maudit.

Les choses en vinrent au point que les enfants e fuyaient, et n'osaient passer auprès de sa maison. Enfin, soit hasard, soit justice de la providence, sa récolte se flétrit avant la moisson, ses bestiaux moururent, et la famine vint le visiter dans sa maison.

Gioia était épuisée de douleurs et de travail : elle travaillait jour et nuit pour gagner un peu de pain pour son enfant. Ugolino la voyait dépérir sans lui porter aucun secours ; souvent même il lui arrivait de prendre le pain des mains de l'enfant, et de le manger avec avidité. Son regard était sinistre ; ses mouvements avaient quelque chose de sauvago qui faisait frissonner Gioia.

— Un jour elle lui annonça qu'il venait de dévorer son dernier morceau de pain, et elle vit

avec surprise une joie féroce s'épanouir sur tous ses traits.

— Le lendemain, il était immobile à la même place, et l'enfant pleurait en demandant du pain.

Trois jours se passèrent ainsi. Gioia avait mendié à la porte de tous ses anciens amis : elle ne demandait qu'un peu de pain pour son fils, son fils mourant. Elle n'osait implorer la pitié ni pour elle, ni pour son mari. On la repoussa partout. On lui disait de demander secours au démon. Toutes les portes lui furent fermées, et elle revint à sa chaumière, n'ayant plus même d'espérance. Pendant son absence, l'enfant s'était traîné dans la cheminée, où elle le trouva, ramassant les cendres, et les portant à sa bouche pour apaiser sa faim. Ce spectacle l'accabla : elle prit son fils entre ses bras et se mit à pleurer. Ugolino était assis près de la fenêtre. Au bruit des gémissements de Gioia, il tourna la tête, et se mit à sourire. Elle se jeta le visage sur son lit, comme pour échapper à ce sourire effroyable. Bientôt elle entendit des cris convulsifs : c'était son fils qui semblait se débattre contre un ennemi plus terrible que la faim. Elle releva la tête, chercha son enfant. Le violon s'était animé et le touchait.

Son fils luttait avec le monstre dont toutes les cordes, vivantes et semblables à des serpents, s'agitaient, cherchant à le saisir et à l'étouffer. Les forces de Gioia étaient épuisées ; elle restait clouée sur ses genoux, les mains suppliantes, poussant des cris affreux.

Pendant ce temps, l'enfant continuait sa lutte avec le violon : les cordes animées l'avaient saisi, et rendaient des sons lugubres comme ceux de la cloche des agonisants.

Le long manche du violon se courbait, se soulevait, l'enveloppait comme les bras des poulpes qui veulent étouffer leur proie. Tout à coup l'enfant fit un dernier effort : il attacha ses mains aux deux anfractuosités qui partageaient le violon en deux parties presque égales ; il l'attira à lui espérant le briser en mille pièces ; mais le violon se leva debout ; toutes ses cordes vivantes se déroulèrent avec la raideur de l'acier ; elles environnèrent l'enfant, le pressèrent, l'étreignirent. Il tomba mort dans la poussière. C'en était fait, la mère n'avait plus de fils.

Le violon célébra sa victoire par des fanfares infernales ; il bondit, hurla, tourna autour de sa victime.

Un homme était là, qui avait tout vu, tout entendu et qui était resté immobile. Quel était cet homme ? On l'ignore.

Mais un bruit courut que Gioia ayant imploré son secours elle entendit comme un hurlement sauvage sortir de la bouche de cette homme. Alors l'infortunée voyait qu'elle n'avait plus rien à espérer sur la terre, baissa la tête et mourut. Son cœur s'était brisé.

Cette nuit un choc violent interrompit le paisible sommeil des villageois. Les plus hardis sortirent à moitié vêtus, et virent une flamme bleuâtre qui consumait la chaumière d'Ugolino. Au milieu de ces flammes, un fantôme hideux tenait un enfant mort dans ses bras. A la lueur de l'incendie on le vit bientôt commencer un horrible festin.

Ugolino, debout près de là, sur un rocher, regardait cette scène en poussant des cris désespérés. Bientôt la flamme s'éteignit, et tout disparut. Le lendemain quelques villageois ayant osé s'approcher de ce lieu maudit, ne trouvèrent que des cendres qui semblaient animées et tourbillonnaient sous le vent.

Ce que devint Ugolino, les paysans ne le surent jamais : mais il arriva qu'une rumeur subite circula à la cour de Modène ; on parlait de l'arrivée d'un violon prodigieux, et dont personne ne connaissait l'origine. On ne savait ni le lieu de sa naissance, ni le lieu d'où il venait : son nom même était sans célébrité. Il s'appelait Paganini ; mais on racontait de lui des choses étonnantes, et la curiosité était vivement excitée. Cependant la somme qu'il demanda pour se faire entendre parut si exagérée, qu'elle étonna même les amateurs. On se moqua de lui ; il n'en persista pas moins dans ses prétentions, et après quelques jours d'incertitude il fut définitivement refusé.

Alors les plus étranges histoires se répandirent dans la ville : on l'entendait souvent jouer du violon pendant la nuit et la foule curieuse se rassemblait sous ses fenêtres ; mais aux concerts les plus ravissants succédaient presque toujours des scènes de rage et de délire. Le musicien s'adressait à son instrument ; il le grondait, il le frappait : une lutte semblait s'établir entre eux, et des sons discordants s'échappaient du violon et se mêlaient aux cris du maître : "Ah ! misérable, disait-il, ah ! maudit, pleure ; gémis, pleure encore pour les larmes que tu m'as fait verser." Alors il saisissait l'instrument, et

le pinçant, le tordant avec rage, il en faisait sortir des hurlements horribles qui forçaient les auditeurs à fuir épouvantés. D'autres fois, saisi d'une joie frénétique, il semblait vouloir la partager avec son instrument ; il le faisait ricaner, chanter, délirer. Il y avait quelque chose d'infernal et de convulsif dans cette joyeuse harmonie, qui entraînait les auditeurs, et alors les éclats de rire de la rue répondaient aux ricanements du musiciens. C'était comme une contagion irrésistible ; mais la joie était froide et ne laissait aucun souvenir dans le cœur.

Ces histoires parvinrent aux oreilles du duc ; elles excitèrent sa curiosité, et il ordonna que les conditions proposées fussent acceptées. On fixa le jour ; le concert devait être public, et dans la ville entière il n'y eut plus d'autre pensée. Le matin du jour fixé, tous les professeurs s'étant réuni pour la répétition, on s'attendait à voir paraître le musicien, mais il fit dire qu'il lui était impossible de se déranger, et qu'on pouvait répéter sans lui. Le soir vint. La ville entière se porta au théâtre ; le roi et les seigneurs étaient présents : tous les professeurs rangés sur la scène attendaient avec anxiété. Quelques-uns devaient jouer avant l'étranger ; mais à peine furent-ils écoutés, tant l'impatience était grande. Enfin un mouvement simultané de l'auditoire annonça l'arrivée de l'étranger. Il alla droit à la rampe, et se courba profondément. Tous les spectateurs se levèrent, comme entraînés par la même impulsion. Il y eut surprise et saisissement, puis une salve d'applaudissements à ébranler la salle. Les professeurs eux-même, maîtrisés par le mouvement général, applaudirent avec enthousiasme. L'assemblée entière était fascinée.

Alors il prit son violon, le porta gravement sur sa poitrine, son bras se déploya avec grâce, il posa l'archet sur les cordes et les cordes parlèrent. Sa figure pâle et verte s'anima, ses yeux étincelaient : il redevint beau, comme dans ses beaux jours : ce fut comme une transfiguration. Ce qu'on voyait, ce qu'on entendait, nul ne peut l'expliquer ; car jamais rien de pareil n'avait vibré à une oreille humaine, jamais rien de pareil n'avait été vu par des yeux humains.

Quand il cessa, le charme durait encore, et il y eut un long moment de silence. Enfin les transports éclatèrent ; ils furent tels, qu'on aurait dit que le théâtre s'écroulait.

L'étranger reçut ces hommages sans émotion ; il se courba une seconde fois, et en se relevant, cette figure si belle, si inspirée, apparut morne et livide. Il remit son violon sous son bras, et d'un pas chancelant il se dirigea vers les coulisses, tandis que mille voix proclamaient ses louanges au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Partout il inspira la même admiration. Il parcourut toutes les capitales de l'Europe, et partout on lui prodignait la louange, et partout il recueillait des richesses. Son avarice recevait tout, et ne rendait rien. Il était riche, puissant et grand comme il l'avait prédit : mais une malédiction secrète pesait sur sa tête. Il est dit que jamais ce talent, œuvre du démon, ne pourra servir à une œuvre d'humanité. Le malheureux, il regorge d'or, et il voit la misère sans la plaindre ; il souffre, et il voit la douleur sans la consoler ; il a connu la faim, et il voit la faim sans lui porter secours. On dirait que la pitié lui a été refusée. La pitié et la tendresse sont les deux seules harmonies qu'il ne puisse faire vibrer sur les cordes de son instrument magique.

LA

FILLE DU PAUVRE.

Littérature Canadienne.

L'autre soir l'étoile brillait au ciel, resplendissante de beauté ; la lune, reine des astres, planait majestueuse dans l'air ; le froid arrachait des cris de douleur à l'enfant du pauvre, à la mère en détresse, au vieillard chancelant. Pas une âme dehors, si ce n'est le jeune gamin qui courait en se soufflant dans les doigts et en battant la mesure sur le pavé glacé. C'était à l'heure où la mère vient de bercer le dernier fruit de ses amours, où la jeune fille vient de serrer la main de son amour, où la famille de l'ouvrier se range autour de la table de récréation.

J'étais lentement dans les rues de St. Roch, la vue, tantôt élevée vers la voûte dorée de l'horizon, tantôt baissée sur la neige étincelante que je broyais sous mes pieds. Pas un objet capable de fixer longtemps ma pensée, vague et

fugitive comme l'abeille qui voltige de fleurs en fleurs pour chercher sa vie. Pas un souffle dans l'air, pas un bruit sur la terre capable de me distraire de cette noire mélancolie que le silence poétique d'une belle nuit imprime dans mes sens. Seulement de temps en temps le toit qui craquait rapidement, et le dogue qui aboyait me réveillaient de ce sommeil du poète. Alors je m'écriais comme involontairement : Solitude ! silence, comme vous êtes grands et sublimes !... et je retombais dans mon engourdissement mental, et la nuit reprenait son empire sur moi....

Dix heures venaient de sonner ; les lumières commençaient à disparaître successivement, la veillée allait se terminer ; je retournais chez moi, bien mal content de celle que je venais de passer. Tout à coup j'entends des pas précipités, et un soupir douloureux, arraché du cœur vient frapper doucement mon oreille : les pas approchent et les plaintes deviennent plus sensibles et j'entends ces paroles de la détresse : "Prenez pitié de la pauvre jeune fille"... et le rêve est évanoui, mes yeux se sont ouverts... ma pensée va se fixer, je vois une jeune fille qui me suit, elle pleure, elle a froid : "Prenez donc pitié de la jeune fille !" Je la contemple, c'est la *fillette du pauvre*

Vous qui n'avez admiré la jeune fille que dans le faste et la magnificence ; vous qui n'aimez la vierge que sous la soie et les broderies ; vous qui ne la voyez que dans de somptueux salons, dans de brillantes réunions, je ne vous offrirai pas aujourd'hui le portrait de cette pauvre jeune fille qui chancelait sur la glace, faible et tremblante comme l'oiseau qui se meurt sur la branche.

Pourtant, qu'elle était belle à mes yeux, cette fille de l'infortune ! qu'elle était charmante ! ô mon cœur, ne l'as-tu pas trouvée divine avec son petit jupon d'écarlate, avec sa mantille si blanche

Elle n'appartenait pas à cette classe de jeunes filles qui se pavent orgueilleusement dans nos rues le soir après le soleil, qui semblent plier sous la soie et les draperies, qui font voltiger sur leur tête la plume aux deux couleurs, le panache éclatant, le ruban velouté, magnifiques indices d'une vanité à laquelle elle sacrifient tout et qu'elles adorent comme une divinité.

Elle n'était pas comme cette jeune fille qui marche la tête haute, semble vouloir dominer sur tous les yeux, sur tous les cœurs, semblable

à une reine qui passerait au milieu de ses esclaves, et qui néanmoins s'avilit aux yeux de ses plus chers favoris.

Elle n'était pas de ces jeunes filles... oh non; mais elle était de celles qui ne brillent pour personne parcequ'elles n'ont rien au dehors qui puisse frapper l'œil; elle était de celles qui vivent presque inconnues et meurent de même. En un mot, elle était pauvre... et elle était méprisée, parcequ'aujourd'hui il suffit d'être riche pour être vanté; l'argent donne tout: la beauté, le mérite, l'esprit, la noblesse et les dignités.

Encore une fois, jeunes gens à la mode, ce n'est pas pour vous que j'écris; cette jeune fille ne peut briller pour vous, elle est vêtue trop modestement, trop pauvrement, il vous faut du faste et de la magnificence; elle est belle, mais belle sans art; il vous faut du fard et de beaux colifichets; sans cela vos beautés ne sont plus rien...

Pourtant qu'elle était belle! qu'elle était touchante, lorsqu'elle dit: «La charité pour l'amour du bon Dieu!... la charité!... Et elle tremblait; le froid lui arrachait une larme qui roulait glacée sur sa joue pâle et maigre.

Puis elle me dit. J'ai bien peur et j'ai bien loin à aller!... elle craignait d'en dire d'avantage...

Je l'ai suivis longtemps; elle me remerciait à tout instant, puis elle entra dans une méchante petite maison et j'entendis ces quelques paroles: «Pauvre enfant tu as bien froid!» qu'as-tu eu ce soir? — Rien, ma mère, que le dénier du pauvre comme nous. — Que Dieu le bénisse!

Pauvre petit! vois ton frère, Adéline, il se meurt de froid et de faim sur mon sein!... *Dodo* l'enfant! dors pauvre petit, dors, ta mère veille encore pour fermer tes paupières!...

Et l'enfant soupirait tendrement et la pauvre mère reprenait: *Dodo*, l'enfant; le sommeil de la mort va s'emparer de nous.... Adéline, Adéline, qu'allons nous devenir!...

Et la jeune fille répondait à demi voix: Ce qu'il plaira à Dieu... admirable résignation! Résignation du pauvre, comme tu es touchant! Il y eut deux minutes d'un silence de mort.

Puis la mère reprit: Mon Dieu, pitié, mon Dieu!...

Et la jeune fille aussi: Pitié Seigneur, pitié

pour nous puisque l'homme est sans miséricorde.... Oh que j'ai froid!... ma mère, ma mère! j'ai visité le riche, je l'ai vu à sa table, je l'ai vu savourer des mets délicieux je l'ai vu se reposer près d'un feu bien faisant, je lui ai tendu la main: Pitié, Mr, pitié j'ai froid... j'ai faim! Pitié pour ma mère... pitié pour mon pauvre petit frère qui se meurt.... Et le riche ne m'a pas entendue... Pitié donc, ô mon Dieu puisque l'homme est sans miséricorde!... Hélas! mon sang se glace, mes membres se roidissent... oh que j'ai froid!... Pitié.....

Riche, mauvais riche, laisse pour un instant ton foyer, ta table somptueuse, viens dans la chaumière de l'indigent; viens voir cette mère qui presse pour le réchauffer cet enfant sur son sein tari; viens voir cette jeune et belle vierge, tremblante, étendu sur un méchant grabat, luttant avec la mort qui va la saisir; viens et si ton cœur reste insensible, et si tes yeux ne versent pas une larme, retourne à ta table et mange ta condamnation!.....

Quelques jours après, la mort comptait deux nouvelles victimes, le monde deux malheureux de moins, le ciel deux anges de plus!...

La cloche tintait lentement... cinq personnes et une jeune fille suivaient une bière: c'était le convoi du pauvre. L'infortunée mère et le petit qu'elle avait tant bercé avaient cessé de vivre. L'épreuve était terminée, ils étaient morts de froid sur la terre, et maintenant Dieu les réchauffait dans son sein. Je n'ai pu m'empêcher de pleurer sur leur tombe; c'est la seule fois où j'ai eu du plaisir à pleurer; c'était de ces larmes de tendresse et de douce compassion que le cœur seul peut faire couler.

Aujourd'hui la belle Adéline ne craint plus ni le froid, ni la faim. Un jeune homme a su apprécier ses charmes et ses vertus.... Elle est mariée....

Je l'ai vue dernièrement encore... elle est toujours belle; elle n'a pas oublié sa première jeunesse; elle prie souvent sur le tombeau de sa mère: c'est un pieux et éternel souvenir pour elle.

Et moi aussi quand la cloche m'appelle au

champ des morts, j'aime à aller m'agenouiller sur cette tombe du pauvre-

PIETRO

UN AMOUR

SOUS LA TENTE.

Les Arabes ont des vices qui leur sont propre : l'astuce, la fourberie, la cruauté, semblent innées chez eux. Mais quelquefois aussi on découvre de ces hautes vertus qui ne germent que dans les natures vierges ; leur sagesse ressemble à celle des philosophes de l'antiquité, leur générosité part du cœur ; et ce qui le prouve, c'est que personne n'y applaudit, c'est que le murmure approbateur du monde ne vient pas cautériser la blessure qu'un acte d'abnégation fait si souvent à nos sentiments. Dans la civilisation, qui fait tourner à son profit ce qui semble nuire, les sacrifices ont pour moteur l'amour-propre ; chez ceux que l'on appelle barbares, le ressort qui joue est plus noble et plus pur : c'est l'amour d'autrui.

Hadji Ismaël, hakem de Silah, était considéré comme l'homme le plus vertueux de la province d'Oran ; sa jeunesse consacrée à l'étude, trois voyages successifs à la Mecque, qui lui avaient donné le titre de *saint* (hadji,) lui avaient valu de bonne heure l'estime générale.

A la mort de son père, il lui succéda dans les fonctions de hakem, à Silah, et il acquit, par cette dignité, une influence plus grande encore sur les membres de la puissante tribu des Beni-Dissar, dont il faisait partie.

Lors de la prise d'Oran par les commandants Youssouff et d'Armandy, les regards se tournèrent anxieusement vers Ismaël-Hakem, pour voir quel parti il embrasserait. Si son sabre sortait du fourreau, bien des guerriers monteraient leur cheval de combat ; s'il se prononçait pour les nouveaux dominateurs, la France acquerrait de nombreux alliés. Aussi Ismaël-Hakem fut-il accablé d'offres, de promesses, de suggestions de toute nature. Chaque parti dépêchait vers lui ses agents les plus actifs, une perspective immense lui était offerte ; mais il déclara vouloir rester neutre et ne porter les armes ni contre

les Français, ni contre ses frères qui professaient le culte du prophète.

Depuis quelque temps l'aspect du Silah avait changé. Des Garrabas avaient paru dans les environs, et le gouverneur d'Oran s'était empressé d'envoyer un détachement de chasseurs d'Afrique qui, pour les maintenir, devait occuper une ligne désignée. Le point central était Silah et le lieutenant commandant la compagnie y résidait.

Ismaël n'avait pas vu sans répugnance les Français s'établir dans le lieu où il habitait ; dévot croyant, ferme dans les préceptes de Mahomet, il était forcé de contraindre ses sentiments secrets pour ne pas témoigner combien un tel voisinage lui déplaisait ; il fit même céder ses préjugés secrets à l'intérêt politique qui le guidait, au point de voir fréquemment le lieutenant Villecamp et de se lier d'amitié avec lui.

Il est vrai que le jeune commandant était un de ces hommes rares qui savent donner partout une opinion favorable du pays auquel ils appartiennent. Son instruction, son esprit l'auraient porté toujours à traiter avec déférence un homme dans la position d'Ismaël, dont l'influence était si grande sur ses compatriotes et qu'il fallait attacher à la domination française ; mais, outre ces motifs, Villecamp avait promptement apprécié tout ce que le hakem renfermait de vertu et de sagesse : la vénération que lui inspirait son caractère, jointe à la conduite que la prudence exigeait, firent sur le chef arabe une impression telle que le lieutenant français occupait dans son cœur une place plus élevée que bien des vrais croyants.

Bientôt l'intimité des deux chefs devint plus grande encore ; Villecamp fit dresser sa tente auprès de celle qu'occupait le hakem ; les rapports journaliers qu'amena ce voisinage, l'étude plus approfondie qu'ils purent faire de leur caractère et de leurs goûts, amenèrent le vieux Ismaël à considérer le lieutenant comme son fils.

Villecamp, de son côté, avait trouvé un nouveau motif d'attachement pour le hakem. Lorsque le lieutenant fut admis dans sa demeure, quand les plis de sa tente se furent ouverts pour le Français, et qu'ils eurent mangé ensemble le sel, le hakem lui dit :

— Je veux te montrer qu'un Arabe ne sait pas donner à moitié sa confiance : ici, dans ma

tente, j'ai le trésor le plus précieux, tu vas le voir ! Tu souris, jeune Franc, tu devines peut-être que tu vas le trouver en face d'une femme. Oh ! oui, tu l'avais deviné, car ton œil étincelle comme celui du soldat qui aperçoit l'ennemi ! tes joues rougissent ; je le comprends, tu vas te trouver en face de notre perle la plus précieuse, de ma fille, qui veut connaître les usages de ta nation, les mœurs des femmes de ton pays, qui veut s'instruire dans les arts de l'occident. Je suis faible, je n'ai pu me refuser à son désir, mais j'ai choisi pour la satisfaire celui qui m'a semblé le plus vertueux et le plus digne, toi ! Rappelle-toi que chez nous les femmes sont respectées comme les choses les plus saintes. On dit que vous autres chrétiens vous les aimez et les traitez légèrement ; songe qu'il faut adopter ici nos habitudes et nos manières.

En achevant ces mots, Ismaël se dirigea vers la partie de sa tente qui était adossée à la tente voisine, il souleva le haik qui formait une séparation, et au bout de quelques instants, il revint tenant par la main une femme dont le voile blanc tombant en larges plis, couvrait une taille svelte et gracieuse qu'il laissait devenir à peine.

— C'est ma fille, ma Néhémi, dit le hakem, l'unique enfant que le ciel m'ait accordé pour ma joie et mon bonheur. Je ne veux pas que tu ne l'aperçoives qu'au travers de ce tissu ; je sais que vos femmes montrent leur visage, même à ceux qui ne sont ni leur frère ni leur époux ; je n'aurai pas moins de confiance en toi qui ceux de ta nation !

En achevant ces mots, il enleva le voile que Néhémi semblait vouloir retenir, et le lieutenant put admirer la beauté la plus parfaite qu'il eût vu depuis son départ de France.

La fille d'Ismaël avait une de ces figures que l'on ne voit guère qu'en Afrique ; que possèdent seules les femmes distinguées et qui sont révérencées dès qu'on peut les connaître. Ses grands yeux noirs étaient garnis de cils d'une longueur remarquable, et l'expression que leur donnait le contour de ses sourcils était tempérée par le veloute indicible de son regard ; sa bouche avait cette courbure fine qui donne tant d'expression aux traits ; c'est un arc qui se courbe, mais dont la forme gracieuse attire et les lèvres un peu puissantes respirent la volupté. Et puis l'ovale parfait de son vi-

sage, la pâleur chaleureuse qui le couvraient formaient un type tout oriental auquel il est difficile de résister et qui promet à l'imprudent qui la contemple trop long-temps un amour de lionne.

Le pauvre Villecamp n'était pas assez fort pour rester froid devant tant d'attraits. Quand Néhémi secoua un peu la timidité qui l'avait frappée d'abord, quand sa voix bien douce articulait avec difficulté quelques questions en langue franque, Villecamp sentait sa tête partir, son cœur se fondre ; il aimait, lui, un officier de cavalerie !

Bientôt il fit l'aveu de sa passion ; il ne put rester des heures entières près de Néhémi sans lui dire quel était son amour ! A peine eut-il laissé échapper l'expression de ses sentiments, qu'il craignit d'avoir offensé la jeune fille, car il vit son œil s'animer, son sein s'élever plus vite. Mais il put mieux juger les véritables sentiments de Néhémi et voir combien la conduite d'une Arabe était différente en ce cas de celle qu'aurait tenue une demoiselle de notre monde civilisé qui retenue par l'éducation, par les mille usages auxquels elle est contrainte de s'astreindre, n'aime que sur l'injonction paternelle et ne l'avoue jamais.

Quand Villecamp eut dit quel était son amour, Néhémi s'écria avec joie :

— Tu m'aimes et tu me le dis enfin ! Oh ! tant mieux ; car, vois-tu, dès le premier instant, mon ame s'est attachée à la tienne ; dès que je t'ai vu, je t'ai choisi pour mon époux, pour mon maître, et quand tu restais froid à mon côté, je me disais que tu n'éprouvais rien pour ton esclave et qu'il me faudrait faire le premier pas. Tu m'aimes, et tu ne me le disais pas plus tôt ; combien d'instants de bonheur ton silence nous a coûté ! la vie est si courte, fallait-il encore en retrancher les jours heureux ?

Surpris, mais enivré de la manière dont ses vœux étaient accueillis, Villecamp se livra avec ardeur au sentiment qui le guidait. Depuis lors il passait sous la tente qui renfermait Néhémi toutes les heures qu'il déroba à son service ; plus il la voyait, plus il sentait croître sa passion, et il ne pouvait penser sans effroi que le moment approchait où il faudrait abandonner celle qui en était l'objet !

Tout le jour il restait assis aux pieds de Néhémi, contemplant son gracieux visage, aspirant les parfums du même chibouck,

s'enivrant des poses molles, des attitudes plutôt jetées qu'étendues qui ne sont comprises que sous ce soleil brulant à l'heure du midi. Il étudiait près d'elle la vie oisive des femmes d'Orient, il vivait de sa nonchalance, était heureux de ces mille détails auxquels il se trouvait initié ; tantôt il soutenait la boîte qui contient les teintures, pendant que Néhémi, y puisant mille nuances diverses, colorait bizarrement ses ongles ; tantôt il l'accompagnait de sa voix tandis qu'elle chantait un air d'une mélancolie sauvage que les notes sont impuissantes à rendre et qu'il faut aller étudier au harem. Enfin il l'aidait dans ces mille soins d'intérieur qui lui rappelaient la lecture de la Bible depuis longtemps abandonnée ; c'étaient les troupeaux dont on mesurait la laitage, un esclave indocile à la punition duquel on assistait, l'eau de la source qu'on allait chercher sur la montagne ou les chameaux dociles dont on dirigeait la tente.

Mais à l'heure où le hakem avait coutume de rentrer dans sa demeure, Néhémi renvoyait son amant, car elle ne voulait pas qu'Ismaël pût se douter du sentiment qui les unissait ; elle voyait que ses préjugés religieux ne lui permettraient pas de voir sans horreur le cœur de sa fille livré à un chrétien, et quoiqu'elle connût son inépuisable bonté, elle craignait sa colère et son chagrin ; aussi, à l'heure où de ses propres mains elle apprêtait le repas paternel ; quand le moment arrivait de faire bouillir le coucoussou ou de dorer le pilau de safran jeune, Villecamp était impitoyablement congédié.

Un jour cependant les amants oublièrent à l'heure à laquelle ils se séparaient d'habitude était arrivée depuis longtemps, et ils ne s'en doutaient pas ; ils étaient tout entiers l'un à l'autre, oubliant le monde, oubliant tout excepté leur amour, lorsque des pas pesants vinrent les arracher à cette douce extase.

—C'est mon père ! s'écria Néhémi, en reconnaissant la marche mesurée du hakem, il faut te cacher, s'il te voit ici nous sommes perdus.

—Me cacher ! jamais ; j'aurais l'air de craindre.

—Mais c'est aussi ma vie que tu exprimes.

Étrépané de cette réflexion, Villecamp voulut se glisser sous les toiles qui fermaient la tente ; il n'était plus temps : le hakem était entré et

cette tentative n'eut d'autre effet que d'être aperçue par lui.

—Ceux qui ne font pas le mal n'ont pas besoin de se dérober à la vue des hommes ! dit-il d'une voix calme, tandis que son œil allait du visage de sa fille à celui de Villecamp, cherchant à saisir leurs moindres impressions. Pourquoi ma fille Néhémi veut-elle se cacher ? Pourquoi mon ami le Français veut-il se cacher ? Ont-ils fait quelque chose qui doive offenser Ismaël ? Leurs consciences leur dit-elle qu'ils ont mal agi, qu'ils ont trahi l'hospitalité, failli à la vertu ? Oh ! non, ce n'est pas possible ; je connois mon ami ; ils n'ont rien pu faire de contraire aux bons sentiments ; ils rougissent seulement de m'avoir tu un secret qu'ils vont épancher dans mon sein.

À ces mots, si éloignés de l'explosion de colère à laquelle il s'attendait, Villecamp se précipita vers le hakem, dont il saisit la main avec transport, tandis que Néhémi, plus craintive, se pressait effrayée contre les parois de la tente.

Toujours aussi calme que s'il s'était trouvé dans les circonstances habituelles de la vie, Ismaël s'assit sur les coussins qui servaient de sièges, il fit un signe à Villecamp qui vint se placer près de lui, et attirant de l'autre côté Néhémi, qui opposait une douce résistance, il réunit leur main dans la sienne et dit :

—Vous vous aimez, mes enfants. Ne cherchez pas à le nier, votre trouble, votre honte me le font assez voir. Je ne vous regarde point comme coupables. Jeunes et beaux tous les deux, vous ne pouviez vous rapprocher l'un de l'autre sans que ce sentiment naturel à votre âge s'emparât de vous. La faute est au vieux hakem, dont les cheveux blancs auraient dû couvrir une expérience plus prévoyante ; c'est moi seul qui ai tort, moi qui m'imaginai que mon ami le Français pourrait rester froid près de ma fille, qui croyais que ma Néhémi ne verrait qu'avec indifférence le militaire, parce qu'il suit une autre croyance que la sienne. La volonté de Dieu soit faite !

Et comme Villecamp était ému, comme Néhémi versait des larmes, le hakem reprit :

—Maintenant nous ne pouvons que remédier au mal qui existe : il faut cesser de nous voir, le temps est un consolateur, l'absence est un grand maître : vous vous consolerez.

—Ne plus voir Néhémi ! s'écria le lieutenant, jamais je ne prendrai cet engagement. Ta

bonté me fait plus de mal que ne m'en aurait causé ta colère ; mais j'y répondrai d'une manière digne de toi, par la franchise : jamais je ne renoncerai à ta fille.

— C'est donc à elle qu'il faut m'adresser, dit le hakem. Veux-tu, ma Néhémi, agir contre la volonté de ton père ? Crois-tu que toutes ses actions n'aient pas ton bonheur pour motif ? Dis-lui, toi, que tu veux le quitter, que ce fol amour ne peut que vous entraîner dans l'abîme, que deux époux qui ne se réunissent pas dans le sein du même Dieu ne peuvent avoir toujours ces sentiments de pieuse affection si nécessaires au bonheur.

— Ce serait lui dire que je renonce à lui, répondit Néhémi d'une voix tremblante ; je ne le puis pas.

Villegcamp était revenu du premier trouble où l'avait jeté la présence du hakem ; la réponse de Néhémi lui rendit tout son courage, et il dit d'une voix ferme :

— Ismaël, tu es un homme sage et bien au-dessus des préjugés vulgaires des tiens ; ce n'est point toi qui peux croire que la malédiction du prophète rendra notre union malheureuse ; tu m'as dit souvent que les hommes vertueux étaient frères ; veux-tu mentir à ce principe quand il s'agit du bonheur d'une fille que tu chéris et d'un homme que tu dis aimer ? Crois-tu que la manière dont chacun de nous adorera le Créateur de toutes choses nous empêchera de vivre l'un pour l'autre ? Oh ! non, si tu nous séparais, tu causerais notre malheur éternel, et tu ne le veux pas ; tu feras taire la voix qui s'élève peut-être encore dans ton sein et te dit de n'accorder ta fille qu'à un croyant, parce que tu vois que le chrétien qui ne peut être heureux qu'avec elle peut aussi lui faire connaître les douceurs d'une union bien assortie. Et tu céderas alors, parce que tu sais que l'on honore mieux la divinité en rendant des hommes heureux qu'en obéissant à une religion que les mortels ont dit émaner d'elle.

— Dieu est Dieu ! Mahomet est son prophète ! Ne médis pas, jeune homme, d'une loi que tu ne peux connaître ; ne blasphème pas le nom de celui que tu n'as pas appris à adorer. Jamais je n'ai attaqué ta croyance, pourquoi viens-tu combattre la mienne ? Si les motifs que je puise dans ma religion ne te suffisent pas, je vais t'exposer les raisons politiques qui, suivant ta science mondaine, devront suffire pour t'éloigner de

ma fille. Ma tribu, tu le sais, est plutôt hostile que favorable aux Français ; moi seul je parviens à la maintenir dans une stricte neutralité, et j'empêche qu'elle ne se déclare contre vous : j'agis ainsi, parce que je sais que vous êtes des ennemis puissants, et que le jour où nous leverons notre étendard nous serons écrasés. Tous les chefs prétendent à la main de ma fille. Ma Néhémi est l'astre vers lequel ils tournent les yeux. Si je te la donne, leur haine s'augmentera de tous les feux de la jalousie, je ne pourrai plus les retenir, et je serai comptable du sang versé. Dois-je, moi qui gouverne mes frères, les exposer à la ruine et à l'extermination ? Si Dieu m'a fait devenir hakem de Silah, n'est-ce pas pour que je m'efforce de rendre heureux ceux qui vivent sous mes ordres ? Non, si tu n'apprécies pas mes autres raisons, tu sauras comprendre celle-ci. Puisque tu n'as pas voulu te rendre au mahométan ferme dans sa foi, tu écouteras le chef d'une nation qui n'agit que par motifs politiques. Maintenant j'ai parlé avec bonté, j'ai parlé le langage de la raison ; ma colère pourrait naître si vous persistiez tous deux dans vos folles intentions. Retire-toi, Français, laisse-moi seul avec ma fille. J'ai tout dit.

Villegcamp sortit désespéré de la tente du hakem. Pendant quelques heures il erra à l'aventure sans savoir où il portait ses pas, et, ramené par une force irrésistible, il revint vers la demeure de Néhémi : l'entrée lui en fut impitoyablement refusée. Les jours suivants il essaya vainement de s'y introduire : il tenta de corrompre les esclaves, de saisir les instants où il croyait que la surveillance était moins active : tout fut inutile. Le tissu léger qui fermait la demeure d'Ismaël laissait échapper quelques sons, et c'était tout ce qu'il pouvait saisir de son amie, encore sa douleur en était-elle doublée, car la voix de Néhémi ne lui parvenait que brisée par la douleur et entrecoupée de sanglots.

Dans une agitation fiévreuse difficile à décrire, Villegcamp essaya tous les moyens, et succombant enfin lui-même au tourment qu'il avait subi, il resta étendu, malade sur son lit. A peine le hakem en fut-il informé, qu'il vint visiter son jeune ami ; il lui prodigua les soins les plus empressés, mais il ne voulut jamais l'entretenir de sa fille, au sujet de laquelle le lieutenant l'interrogeait à chaque minute. Enfin, au milieu de ces chagrins de tous les instants, le jour du départ arriva : le détachement fran-

çais dut se replier sur Oran; et Villecamp crut que quitter Silah c'était abandonner tout son bonheur. Le matin du jour du départ il avait encore combattu les résolutions du hakem, il lui avait amèrement reproché de sacrifier son bonheur et celui de sa fille; il avait fait parler ce que la passion possède de plus puissant et de plus persuasif. Désespéré de ne produire aucune impression sur Ismaël, qui écoutait d'un air stoïque et ses reproches et ses prières il était sur le point de se livrer aux résolutions extrêmes; les idées les plus violentes se présentaient à son esprit; il disait vouloir forcer sa tente, faire combattre ses soldats, rompre la trêve et enlever Néhémi. Celui-ci le ramenait à la raison en lui rappelant son pouvoir comme militaire, et Villecamp désespéré ne savait plus que ployer sous le chagrin.

Dependant les chasseurs d'Afrique arrivaient de tous les points où on les avait disséminés. Au milieu de burnous brillait la petite capote bleue d'uniforme; à côté d'une tête coiffée du turban s'élevait une autre tête couverte du chapska de toile cirée; le damas recourbé froissait en passant la droite et lourde lame de Klingenthal; les Français et leurs auxiliaires accouraient à l'ordre qu'ils avaient reçu.

Villecamp, forcé d'oublier sa douleur pour se livrer aux soins de son état, préparait tout pour la route; le fourrage était suffisant, les vivres étaient distribués: déjà une partie du détachement formant l'avant-garde s'était mise en marche et le lieutenant, qui devait commander le second détachement le plus nombreux se disposait à monter à cheval, lorsqu'on vint le prier, de la part du hakem, de mettre cette troupe sous la direction de son sous-lieutenant, et de prendre la place que celui-ci devait occuper à l'arrière-garde, qui ne devait se mettre en mouvement qu'à sept heures du soir.

Les amans bâtissent toujours mille idées de félicité sur la plus simple: Villecamp s'imaginait que le hakem se rendait enfin, que Néhémi serait accordée à son amour; et puis, se rappelant ensuite les principes d'Ismaël, les préjugés des Beni-Dissar, il ne savait plus que penser de l'invitation qu'il avait reçue.

Sept heures sonnèrent enfin, et le hakem n'avait pas paru. La troupe de Français était prête, les cavaliers commençaient déjà à gravir la côte qui forme un mouvement de terrain pittoresque à l'est de Silah; Villecamp, ne pouvant

modérer son impatience, courait de l'un à l'autre: le devoir l'empêchait de retarder le départ de ses soldats, dont cela aurait pu compromettre la sûreté, et dans son anxieuse colère il déchirait les flancs du beau cheval qu'il montait. Tous ses vœux et tous ses desirs ne ralentissaient pas maintenant la marche du temps, qu'il aurait voulu précipiter dans la journée au prix d'une heure de sa vie par minute.

Déjà les derniers hommes avaient disparu derrière la colline; Villecamp, le cœur serré, se disposait à les suivre, lorsque le hakem parut, tenant une femme voilée par la main.

—Néhémi! s'écria Villecamp, en voulant se précipiter de son cheval.

—Oui, c'est elle, répondit le hakem, elle que je t'amène. Ceci est un signe entre nous. Je n'ai pu résister à son chagrin, je n'ai pu voir ta douleur sans céder. Si Dieu n'avait pas voulu que vous fussiez unis, il ne vous aurait pas mis cet amour au cœur; si je t'avais accordé ma fille, aux yeux de tous, je me serais attiré le blâme, et la jalousie aurait peut-être fait prendre les armes à nos cheiks. Tu partiras avec elle pour la France, on perdra sa trace et on ne saura ce qu'elle est devenue. Si tu savais combien ce sacrifice me coûte, tu me plaindrais autant que je t'ai plaint lorsque je la refusais à ton amour. C'est mon unique enfant, la consolation de mon existence, que je te confis, mais je te la donne pour qu'elle soit heureuse; qu'importe, lorsqu'elle sera enivrée de bonheur, les larmes que pourra verser son vieux père!

Villecamp, surpris, croyant à peine ce qu'il entendait, ne trouvait aucune parole pour dire au hakem la joie qu'il ressentait.

Ismaël aidait sa fille à prendre place sur la croupe du cheval du lieutenant, et il ajouta avec un sourire doux et triste.

—Tu le vois, Français, la religion que je suis ne défend pas toujours de faire des heureux; l'intolérance n'est pas une barrière qui s'élève entre moi et mes affections; apprends à connaître mieux les sectateurs du prophète; s'ils s'opposent à ce qui blesse leur loi tant que leurs sentiments sont seuls froisés, ils ne savent pas au moins sacrifier les autres. Va, et soit heureux avec elle!

Villecamp ne prit pas même le temps de remercier le hakem Ismaël, il serra contre lui son précieux fardeau, et donnant vigoureusement

des éperons, il partit ventre à terre pour rejoindre ses camarades.

A. D'ALEMBERT.

QUEBEC, 19 DECEMBRE, 1844.

Aux Abonnés du Ménestrel.

Le numéro d'aujourd'hui termine le premier volume de la partie littéraire de notre publication et le cent quatrième feuillet de la partie musicale. Malgré les obstacles sans nombre et de tout genre que nous avons eu à surmonter, et malgré les difficultés que nous avons dû rencontrer pour former et compléter notre établissement naissant, nous sommes heureux de dire que le succès a de beaucoup surpassé notre attente. Le nombre de nos souscripteurs, qui n'était d'abord que de deux cent, s'est accru de plus que du double dans le cours des six derniers mois, bien que nous ayons eu à lutter contre plusieurs périodiques littéraires venus de l'étranger. Ce fait prouve évidemment deux choses : d'abord, que le goût de la bonne littérature a suivi le progrès de l'éducation, et que le pays peut supporter aisément un et même plusieurs journaux littéraires publiés dans son sein. Il prouve de plus que certains vieux préjugés contre tout ce qui a la plus légère affinité possible avec le Roman ou le Feuilleton, (préjugés dont la source a pu être respectable et légitime mais qui n'en sont pas moins absurdes aujourd'hui, vu le changement des circonstances et la diffusion des connaissances,) il prouve, disons-nous, que ces préjugés tombent peu à peu et vont bientôt disparaître, en dépit de certains moralisateurs quand même, qui ont l'intelligence trop bornée pour concevoir que ce qui est dangereux pour un temps peut devenir utile et même nécessaire pour un autre.

Nous avouons de grand cœur que, dans le débordement de feuilletons périodiques que la presse verse tous les jours sur la foule avide des lecteurs, il en est qui ne satisfont point à la condition la plus nécessaire, celle de la moralité : aussi n'est-ce point de ceux là que nous avons parlé quand nous avons dit que la lecture des écrits littéraires est utile au cœur et nécessaire à l'esprit. Au contraire nous les regardons comme un poison, et nous serions heureux

qu'aucun d'eux ne parvint parmi nous. Mais parceque dans une forêt d'arbres fruitiers il se trouvera quelques rameaux portant des fruits vénéneux, faudra-t-il incendier toute la forêt et sacrifier une riche moisson à la crainte d'un péril qu'on peut aisément discerner et éviter ? Non, sans doute.

Il en est ainsi de la littérature : nous devons rejeter celle dont la lecture pourrait porter en nous la contagion du mal qu'elle inspire, et nous ne saurions trop louer ceux dont les efforts patriotiques sont constamment dirigés vers un but aussi utile. Mais la bonne littérature, celle qui amuse l'esprit, égale l'imagination et intéresse le cœur par une fiction agréable ou par le récit d'un événement singulier ; celle qui nous peint l'homme dans ses peines et dans ses plaisirs, sous le joug du crime comme sous la loi de la raison et du devoir, et toujours montrant la vertu récompensée, et le mal puni par le malheur ou du moins par le remords, la bonne littérature, en un mot, doit être recherchée et approuvée par tout le monde.

Nous avons apporté dans le choix des morceaux qui composent ce premier volume toute la sévérité, toute la minutie d'examen qu'on aurait été en droit d'attendre du Rédacteur le plus scrupuleux, sans toutefois négliger l'attrait de l'intérêt et du style. On pourra voir par la table que nous joignons à cette livraison que nous avons publié un grand nombre de pièces de poésie dont les auteurs occupent la position la plus éminente dans le monde littéraire. Nous pouvons en dire autant de la musique dont nous ne donnerons la table qu'à la fin de l'année.

Comme nous sommes en retard d'une semaine pour le numéro d'aujourd'hui, et aussi en conséquence des changements nombreux que nous devons apporter dans le matériel de notre établissement, nous remettons au 2 janvier prochain la publication du premier No. du second volume. A dater de là le MENESTREL sortira régulièrement tous les jeudis, à midi.

Avec ce numéro nos abonnés recevront la partie musicale de notre feuille, en huit pages, et contenant :

“LE BONHOMME DIMANCHE”

Chanson Comique par Mlle PUJET et une Romance intitulée

“IL NE SAIT PAS !...”

paroles d'EMILIEN PACINI, musique de G. HEQUET.

Ces Romances terminent la moitié du premier

volume de la partie musicale du MENESTREL.

Monsieur EDOUARD L'ECUYER ayant bien voulu se charger de l'agence de notre feuille pour Sainte Marie de la Beauce et les paroisses environnantes, nous l'autorisons à percevoir les souscriptions pour nous.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Urines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M. G. N. Gosselin,	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
J. Bte. Saint-Denis,	Saint-Hyacinthe.
Louis Berlinguet,	Boucherville.
H. Garneau,	Rivière du Loup (en haut).
Antoine Bureau,	Trois-Rivières.
Louis Balté,	Deschambault.
Wolfred Launiere,	Saint-Michel.
George Tanguay,	Saint-Gervais.
George Couillard, E. D.	Saint-Thomas.
T. Chapais, N. P.	Rivière-Ouelle.
Horace Pinet, N. P.	Kamouraska.
Cléophe Cimon, N. P.	Malbaie.
Arthur Chamberland, N. P.	Rivière du Loup (en bas).
J. B. Beaulieu, N. P.	Kakoua.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPBAU, Bureau du Ménestrel.